

L'ARCHE *Editeur*

Torsten BUCHSTEINER

Nord-Est

Traduit par
Pascal PAUL-HARANG

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Torsten Buchsteiner

Nord-Est

Texte français

Pascal Paul-Harang

©L'ARCHE EDITEUR

Pour les droits de représentation, s'adresser à :

L'ARCHE *Editeur*

86, rue Bonaparte

75006 Paris

tel : 00 33 1 46 33 45 44

fax : 00 33 1 46 33 56 40

contact@arche-editeur.com

[Version 28.01.2008]

La présente traduction a été lauréate en juin
2007 de la bourse Théâtre-transfert /
Theater-Transfer attribuée par le Goethe-
Institut, la DVA-Stiftung et la Fondation
Beaumarchais.

« ...aucune littérature ne peut par son cynisme damer le pion à la vie réelle. »

Anton Tchekhov, Lettre à M.V. Kisseleva, 1887,
Correspondance I (1876-1890), Éditions Plon, 1956

PERSONNAGES:

Zura, 23 ans, laborantine (née en 1979), Tchétchène, veuve du Tchétchène Aslan

Tamara, 34 ans, médecin spécialiste en médecine interne¹ (née en 1968), Lettone, veuve du Russe Nikolai

Olga, 45 ans, comptable dans une entreprise de transports (née en 1957), Russe, mariée au Russe Oleg

LIEU : Moscou

TEMPS : octobre 2002

(Cette pièce est basée sur des événements réels. Même si actions et dialogues ne sont pas vérifiables en détails, ils se tiennent au plus près des enquêtes des journalistes et pourraient s'être déroulés tel quel.)

¹ Le médecin interniste est un médecin généraliste de haute qualification ayant acquis une compétence dans l'ensemble des spécialités médicales non chirurgicales, notamment par une pratique hospitalière prolongée. Le terme de médecine interne, d'origine allemande (*innere Medizin*), définit l'ensemble du domaine médical où puisse s'appliquer une thérapeutique non chirurgicale. (NdT)

PROLOGUE

Le mercredi 23 octobre 2002 à 21 heures 05, 42 Tchétchènes prennent d'assaut le Théâtre sur la Doubrovka à Moscou. Ils interrompent la représentation de la comédie musicale *Nord-Est* et prennent 850 personnes en otages. Leurs exigences : le retrait complet de l'armée russe de Tchétchénie. La prise d'otages dure 57 heures et coûte la vie à 170 personnes.

Premier acte

LA GUERRE

Zura – La mort d’Aslan

– Reflet.

C’était la dernière chose qu’a prononcée Aslan. Un Russe l’a sans doute vu dans la vitre d’une fenêtre. Et c’est lui qui a tiré le premier. Et pourtant chez nous à Grosny toutes les vitres sont cassées. Le regard d’Aslan avait l’air de s’excuser, comme s’il voulait dire : désolé, si peu de fenêtres et je me fais avoir. Mais il n’a plus murmuré que ce mot-là :

– Reflet.

Il était criblé de balles. Seule sa tête était encore intacte. Et je l’ai caressée. Pour la dernière fois, il m’a regardée comme il ne l’avait jamais fait. Comme si j’étais une apparition qui l’emmenait au paradis. Ffffft.

Je me suis tout simplement couchée sur lui. Tout était plein de sang. Le frère d’Aslan a essayé de m’arracher à lui, mais je me suis mise à hurler comme une hystérique. Ils ont été obligés de nous porter ensemble au cimetière. Là, j’ai lâché prise. Il a neigé. C’était quatre jours avant la fin du ramadan, il y a deux ans.

Je n’ai plus rien de lui. Deux mois plus tard, ils ont bombardé notre maison. Toutes les affaires ont brûlé. J’étais justement partie chercher de l’eau. La boîte de photos – brûlée. Tout le quartier a disparu. J’ai donné nos alliances à ma sœur, pour son mariage. Je n’ai plus rien d’Aslan. J’aurais tellement aimé avoir une fille de lui, mais négatif. Pendant deux mois rien ne s’est passé. Au troisième, le sang est revenu. Je me suis frappée sur les cuisses. Négatif. À la fin je n’avais plus que l’amulette avec la photo d’Aslan. Mais ça aussi, les Russes me l’ont pris, un soir lors d’un

contrôle de rue. Un gros Russe a dit:

– Konfiskatsiia !

J'ai mendié:

– S'il vous plaît, c'est juste une amulette de pas grand-chose avec une photo.

Il a répété:

– Konfiskatsiia !

Les autres mastiquaient du chewing-gum et ricanait. Je tremblais de rage, mais rien n'y a fait. Je peux m'estimer heureuse qu'ils ne m'aient pas touchée. J'ai vu beaucoup de morts, mais Aslan étendu là... là tout était fini...

Tamara – Le retour de Nikolai

Lorsqu'à l'époque nous sommes allés chercher Nikolai à la gare de Kursk, il ne nous a pas reconnues tout de suite. Il est venu au-devant de nous sur le quai de la gare, comme un fantôme. Il a failli passer à côté de nous sans nous voir mais Tania lui a barré le chemin.

– Bonjour, papa !

Ma fille lui a demandé :

– Qu'est-ce que t'as fait de tes yeux ?

Elle avait cinq ans à l'époque. C'était le lendemain du Noël 2000.

– Bonjour... bonjour, mais le nom de Tania ne lui est pas venu à l'esprit.

Elle l'a mis sur la voie :

– Mais c'est moi, Tanietchka.

Il m'a regardée comme si je voulais contrôler son billet de train. Je lui ai chuchoté :

– Nikolai... c'est moi... Tamara... ta femme.

Il a répété, comme s'il apprenait deux mots nouveaux :

– Ma femme.

Puis il m'a donné la main. C'est l'une des dernières fois que je l'ai entendu parler.

Il avait été basé seize mois dans le sud de la Tchétchénie, à Ourous-Martane. Depuis le début de la deuxième guerre de Tchétchénie. Seize mois de guerre. Vingt-quatre heures par jour. À chaque seconde la guerre. Il a rarement appelé. Il n'a jamais écrit. Il n'est revenu qu'une fois à la maison – à Noël, il y a un an. Là déjà j'ai remarqué qu'il était trop éprouvé. Qu'il n'est pas assez fort. Que ça allait le briser. Mais qu'est-ce que j'aurais pu faire ? Alors nous avons fêté Noël. J'ai fait des poix au lard. Tania a décoré l'arbre de Noël. Maman a empaqueté les cadeaux. Nikolai a bu de la vodka. C'est ça qui avait changé. Il s'était mis à boire là-bas. Mais il ne nous a jamais rien fait. Jamais. Il a bu pour se calmer. Pour rester calme. Pour ne donner la faute à personne. Bien calmement.

Et puis il entendait des bruits. Peut-être qu'il ne les a entendait même pas. Il tendait tout le temps l'oreille. Parfois, il interrompait une conversation en faisant « chut ! » doucement et il tendait l'oreille.

Et le pistolet était neuf. Dans la journée, il était dans le tiroir sous le téléphone, la nuit sous son oreiller. Je savais bien que ça ne servait à rien d'en parler. Je savais qu'il avait besoin de temps. Mais je ne savais pas si j'aurais la force aussi longtemps.

Zura – Une proie

Après j'ai dû aller habiter chez le frère aîné d'Aslan et dans sa famille. Du fait de la mort d'Aslan, son frère devenait responsable de moi – il faut toujours qu'il y ait un homme qui soit responsable – mais j'ai fait comme s'il n'existait pas.

Je suis devenue complètement apathique. Vidée. Hébétée. Je n'ai plus parlé à personne. Même pas à maman. J'ai même négligé de faire mes ablutions et mes prières. Et lorsqu'un jour, trois mois plus tard, je suis revenue de chercher du pain, la porte était fermée. Ils m'avaient tout simplement mise à la porte.

Depuis le début de la guerre, à Grosny, nous avons le couvre-feu. Sans laissez-passer, on n'a le droit d'aller dans la rue. Je me suis rendue dans les tentes de la

Croix-Rouge. Ils m'ont envoyée balader parce que je n'étais pas blessée. Je me suis demandée si je ne devais pas me tirer une balle dans le bras.

J'ai essayé de trouver une cave à l'abri des bombes. Dans plusieurs, il y a des soldats ou des pillards qui venaient, plusieurs étaient déjà occupées, d'autres minées. Dans certaines il n'y avait que des cadavres ou des rats, c'est là que je suis restée. J'étais une proie. Des tas de femmes sont violées la nuit, ou abattues. J'ai eu de la chance.

Au bout de onze mois je suis tombée sur Zéla. Sur l'avenue Pobiedy. D'abord elle ne m'a pas du tout reconnue. Crasseuse et abrutie comme j'étais, je l'ai croisée en traînant les pieds. Mais là elle s'est retournée et elle a dit :

– Allahu akbar, Zura... je t'ai enfin retrouvée !

Zéla est ma meilleure amie. Son mari a été abattu pendant la nuit de noces. Elle m'avait déjà cherchée partout. Elle dit :

– La lutte pour l'indépendance, c'est ce qu'il y a de plus important maintenant. Tu n'as plus de mari, tu n'as pas d'enfants, tu n'as rien à perdre.

Zéla m'a emmenée voir Movsar Baraïev.

Olga – Le voyage d'Oleg

Oleg n'est venu qu'une seule fois à Grosny, pour affaires. Son chef fait le commerce des réservoirs d'eau. Oleg, c'est mon mari. Il est descendu là-bas en voiture. Je me suis fait du souci parce qu'à l'époque il y avait justement cette histoire de rançon.

C'était fin 1998. À l'époque, Arbi Baraïev avait kidnappé quatre ingénieurs d'une compagnie téléphonique britannique. Baraïev était un chef de guerre tchéchène mal famé qui, avec son « Régiment Islamique », combattait nos troupes partout où il pouvait. C'est juste au moment où Oleg se trouvait là-bas que la compagnie téléphonique a fait savoir qu'ils ne payaient pas la raison.

Sur le chemin du retour, une colonne militaire roulait un kilomètre devant lui. Une Jeep Grand Cherokee noire et trois fourgons de l'armée. C'était le 8 décembre. Il commençait juste à faire jour. En surplomb de route en lacet, il pouvait les voir. Tout à coup, le convoi s'est arrêté. Oleg aussi.

Un homme est descendu de la Jeep noire. Oleg dit qu'il en est sûr : que c'était Arbi Baraïev. Deux de ses hommes ont placé quelque chose sur la grand-route. Puis ils ont poursuivi. Oleg aussi. Lorsqu'il a atteint l'endroit, il y avait là quatre cartons. En travers, sur une rangée. Comme une barrière de bombes. Il n'aurait pas pu aller plus loin sans les toucher.

Un pick-up est arrivé en sens inverse, avec l'inscription « Пpеcca – Press ». Deux journalistes britanniques se sont tout de suite mis à filmer et à photographier. Ils ont filmé et photographié Oleg aussi, parce qu'il était là le premier. Puis ils ont ouvert les cartons avec précaution. Dedans il y avait les têtes coupées des quatre ingénieurs. Vingt-quatre heures plus tard, tout le monde connaissait Arbi Baraïev, le « coupeur de têtes ».

En juin 2001, les services secrets ont trouvé Baraïev et l'ont abattu. Son neveu, Movsar Baraïev, a alors pris le commandement du « Régiment Islamique ». Oleg dit que ce n'est pas l'indépendance de la Tchétchénie qui intéresse ce type. Mais l'argent, les armes, le pétrole et le trafic des hommes – tout comme son oncle. Oleg dit que la Tchétchénie est un marécage, un trou noir.

Plusieurs fois déjà notre armée a annoncé la mort de Baraïev. La dernière fois, Oleg a juste soufflé bruyamment :
– Ça fait déjà la troisième fois qu'ils disent qu'il est mort. Mais il s'est payé combien de vies avec son Allah ?

Zura – audience chez Baraïev

Zéla et moi, on est allé à Mesker-Yurt. C'est à 15 kilomètres à l'est de Grosny. En passant devant des champs de pétrole en feu. C'est là que se trouve le quartier général de Movsar. Dans une ancienne raffinerie. Très surveillée. Zéla était depuis peu de temps une *chahid*, une élue² dans le « Régiment islamique » de Movsar.

Il a été très aimable. Nous avons bu du thé et Zéla a longuement parlé de moi. Que nous avons commencé ensemble une formation de laborantine et que les Russes ont tué mon mari. Que je suis veuve.

Movsar est jeune, grand et maigre, des cheveux noirs courts, pas de barbe, des yeux noirs, plutôt renfermé. Il passait toujours son pouce comme ça le long du canon de sa kalachnikov. De temps en temps, il regardait de mon côté. De longs regards scrutateurs. Je me sentais comme si j'étais devant un tribunal.

Puis il a marché pendant un moment dans la pièce. Zéla et moi, on attendait. Dehors, sur la plateforme devant les fenêtres, ses gardes montaient la garde. À un moment Movsar est resté en arrêt. Il a dit :

– Baisse ton voile.

J'ai cru que je n'avais pas bien entendu. Personne ne m'avait encore demandé ça, à part mon mari. Mais Zéla m'a fait signe de la tête. Alors je l'ai retiré, très lentement. Pour moi c'était extrêmement embarrassant. Il m'a de nouveau examinée du regard. Je me suis mise à rougir. À un moment j'ai détourné le regard.

Il m'a dit que je devais le regarder mais... ce regard perçant. J'ai essayé de tenir son regard. Je savais par Zéla que Movsar était encore célibataire. Il s'est approché tout près de moi. Il m'a demandé :

– Est-ce que tu es forte ?

Mais il ne voulait pas de réponse. Il voulait que je me pose la question. Movsar et

² Le terme *chahid* signifie « être témoin, assister à... » recoupant ainsi l'étymologie de « martyr ». (NdT)

moi, nous avons le même âge et nous sommes nés tous les deux à Alkhan-Kala. Je crois que dès le début il m'a bien aimée. Ensuite, il m'a envoyée dans le camp d'entraînement de Chamil.

Chamil³ est le plus fameux des chefs de guerre de Tchétchénie. Au sud de Grosny, dans les montagnes, il instruit en permanence de nouveaux combattants pour la guérilla. Il n'y a pas très longtemps, il a commencé à mettre sur pieds une « Brigade des Veuves Noires ». La formation pour devenir *smertnitsa*, « kamikaze », dure trois mois.

Tamara – L'héritage de Nikolai

Après la mort de Nikolai, l'été dernier, je n'ai plus touché personne pendant un an. Mais même pendant les six mois précédant sa mort, depuis qu'il était revenu à la maison, nous n'avons pas couché ensemble. Je pourrais dire que c'est à cause d'un pistolet dans le lit, mais ça ne serait pas juste. Une fois, je l'ai caressé longuement pendant la nuit, mais il s'est mis à sangloter tellement que je me suis dit... il ne va jamais se calmer. Notre dernière fois c'était à Noël 1999.

Je me suis fanée depuis. Desséchée. Je n'ai pas arrêté de me faire des crêpes avec de la crème au chocolat. Même Tania en avait marre, alors qu'elle ne mange

³ Chamil Salmanovitch Bassaïev (1965-2006), commandant d'un groupe d'indépendantistes tchéchènes wahhabites. Après des études ratées à Moscou, il profite de la perestroïka pour se lancer dans le commerce. Croulant sous les dettes, il se reconvertit dans l'étude de l'islam, avant de rejoindre de se radicaliser au début des années 1990. Il participe à la première guerre russo-tchéchène (1994-96). En janvier 1997, il se présente aux élections. Il est battu par le modéré Aslan Maskhadov. Avec le Jordanien Habib Abd Ar-Rahman Khattab, il fait une intrusion armée dans le Daghestan voisin de la Tchétchénie en août 1999 en vue d'y instaurer une république islamique. Il revendique les prises d'otages sanglantes de civils de Boudionnosk (juin 1995, 150 morts) et de Beslan en Ossétie du Nord (septembre 2004, 350 morts). Sa tête est mise à prix par le Kremlin. Bassaïev est tué dans l'explosion d'un camion piégé avec d'autres compagnons dans la nuit du 9 au 10 juillet 2006 en Ingouchie. (NdT)

que du sucré. Elle disait :

– Oh, maman, pas encore ces crêpes dégueulasses !

Il y a quatre mois, je suis allée à ma première fête depuis la mort de Nikolai. Une garden-party à l'hôpital. Je suis médecin spécialiste en médecine interne à l'Institut Sklifosovski.⁴ À la fête, Alina, une collègue lettone, m'a donné en douce le numéro de téléphone de Valentin. Alina a insisté :

– Essaie-le, il est fantastique.

Elle avait raison. Je l'ai appelé la nuit même, complètement soûle. Il m'a demandé si c'était vraiment raisonnable, là, dans cet état. Ça serait vraiment de l'argent perdu. J'ai déclamé :

– La recherche exige des sacrifices, alors rassemblement !

Valentin m'a baisée à m'en dessoûler. C'était formidable. C'est comme ça qu'il finançait ses études de sport : en consolant les veuves. Pour de l'argent. J'ai baisé pendant un mois, les yeux fermés... et en pensant à Nikolai. C'était incroyable.

Mais quand j'ai vu que j'étais en train de dilapider tout l'héritage de Nikolai, j'ai cédé à Piotr. Piotr, c'est mon infirmier. Il est gentil. C'était il y a trois mois. C'était tout simplement plus raisonnable. Comment j'aurais expliquer tout ça à Tania plus tard.

Zura – En route pour Moscou

Je n'ai jamais autant transpiré que pendant ces trois mois. On a couru, sauté, nagé, grimpé. On a rampé des kilomètres à travers la rivière. On s'est farci des milliers de pompes, des milliers de tractions et des milliers de flexions de genoux.

J'ai appris à conduire une jeep, une moto, un camion et un char d'assaut. Je sais faire sauter n'importe quel char russe pour peu que je m'approche suffisamment

⁴ Centre des urgences de Moscou. (NdT)

Olga – La nuit d'avant

J'ai économisé longtemps pour les billets. Longtemps. Je travaille à la comptabilité d'une entreprise de transport. Tous les mois, je mettais un peu d'argent de côté. D'abord j'ai eu l'argent pour le billet de Maïa. Ma fille a neuf ans. Elle veut devenir danseuse. Depuis la première du spectacle, il y a un an, elle a envie d'aller voir *Nord-Est*. Puis pour Lioudmila, ma fille aînée, mais ça ne lui disait plus rien.

Elle m'a dit :

– Maman, mais c'est complètement kitsch. Et en plus, ils font l'apologie de l'époque stalinienne.

Elle a seize ans et elle est en apprentissage pour devenir mécanicienne automobile. Je lui ai expliqué :

– Lioudmila, c'est important pour l'avenir de Maïa.

Elle s'est exclamé en roulant des yeux :

– Mais mamouchka, t'es sur quelle planète là ?

Et puis pour Oleg. On aime beaucoup la comédie musicale tous les deux. On regarde toutes les comédies musicales qui passent à la télé. Là le monde va encore bien.

Alors je n'ai acheté que trois billets. Les billets coûtent 3000 roubles au 12^e rang. Ça fait donc 9000 roubles en tout. C'est beaucoup d'argent. Oleg et moi, on ramène tout juste 22 000 roubles par mois. J'avais des remords quand j'ai acheté les billets sur la Place Pouchkine. Mais bon, c'était pour Maïa. J'ai dit à Oleg :

– Elle avait fait un de ces bonds en l'air en voyant les billets.

Maïa m'a corrigé :

– Maman, ça s'appelle un *jeté*.

La veille au soir, nous l'avons passé tous les quatre à la table de la cuisine, nous avons mangé des pirojkis⁵ et joué aux cartes. Quand les enfants ont été au lit, on

⁵ Spécialité russe. Petits pâtés chauds, farcis de viande, poisson, légumes etc. (NdT)

s'est ouvert une bouteille de vin et on a discuté de l'avenir de Maïa et de Lioudmila. Et puis de la façon dont ça avait commencé entre nous. On ne se lasse pas d'en parler. Puis on est allé se coucher, ensemble.

Tamara – La nuit d'avant

Je ne crois pas au hasard. Non. Les choses doivent se passer comme ça. Quelquefois un destin se décide en l'espace de quelques secondes. Décide de quel côté on se trouve. Ça faisait longtemps que j'avais trois places pour ce mercredi. Je voulais y aller avec Tania et ma mère. Mais un collègue s'est trouvé indisponible à cause d'une grippe et je me suis entendue dire :

– Okay, présente, alors je prends le service de nuit.

Pourquoi je fais ça, me suis-je dit ? Qu'est-ce que Tania va dire ? Et maman ? On voulait aller au théâtre, non ? Elles allaient me regarder avec l'air de dire : mais qu'est-ce qui t'a encore pris ?

Du coup, je suis retrouvée dehors. De l'autre côté. Piotr aussi était au courant des billets mais il s'est contenté de me passer du feu sans rien dire. J'ai appelé à la maison et expliqué à ma mère qu'il fallait qu'elle revende les billets.

La veille au soir, Tania est venue dans mon lit et elle m'a dit :

– Maman, pourquoi c'est pas un autre médecin qu'a pris le service de nuit ? Tu me fais tout le temps des trucs que je comprends pas.

– Oui, je sais, ma petite Taniétchka, des fois ta maman est un peu folle.

Zura – La nuit d'avant

J'ai vu le spectacle *Nord-Est* cinq fois. La première fois j'ai pleuré. Je n'étais jamais allée au théâtre avant. Même pas au Théâtre Dramatique à Grosny avant qu'ils le bombardent. Ce que c'était beau, tout le monde dansait et chantait. Et tous ces costumes. Et cette musique... à la fin il y a même un avion qui atterrissait sur la

scène. C'est simple, j'arrêtais pas de me mettre à pleurer. Jusqu'à ce que Zéla me donne un coup de coude parce que Movsar s'était mis à regarder de notre côté. Après il m'a demandé :

– Mais qu'est-ce que t'as dans le ventre ?

Je me suis excusée :

– Je n'avais jamais été au théâtre.

Alors avec son doigt il a tapé sur sa poitrine en disant :

– Sois forte.

Plus tard, dans l'appartement, il a parlé de sa tante Khava⁶ :

– Khava était la première *smertnitsa* tchéchène. Elle est allée dans une jeep bourrée d'explosif au bureau de commandement militaire d'Alkhan-Yurt. Là, elle s'est arrêtée à côté des policiers russes de l'unité spéciale OMON, elle leur a souri et puis elle a mis à feu l'explosif. Elle avait dix-neuf ans. Ils avaient tué son frère.

La nuit d'avant j'ai été prise de panique. Zéla m'a dit que je devais me ressaisir. Mais je lui ai expliqué que les Russes allaient prendre le théâtre d'assaut et qu'on allait tous mourir au cours de cette opération. Là elle s'est tue. À un moment elle a dit :

– Pour cela nous irons au paradis. Nous reverrons nos maris.

Elle m'a dit de répéter après elle :

– Il n'y a pas d'autre dieu qu'Allah. Et Mohammed est son prophète.

J'ai répété :

– Il n'y a pas d'autre dieu qu'Allah. Et Mohammed est son prophète.

Nous avons prié très longtemps. C'était une nuit après la pleine nuit. Ensuite on s'est endormie serrée l'une contre l'autre. Visage contre visage et main dans la main.

⁶ Le « kh » se prononce comme la *jota* espagnole. (NdT)

Acte deux

LA PRISE D'OTAGES

Olga – Départ

Le mercredi 23 octobre, il est arrivé, le grand jour. Maïa a mis sa robe blanche avec la dentelle hongroise et ses chaussons de danse. Je lui ai dit :

– Mais tu vas attraper la mort, on est en octobre !

Elle met en grognant ses bottes en caoutchouc violet mais elle veut absolument emporter ses chaussons. Oleg hausse les épaules. Je la laisse faire. La représentation commence à 19 heures. Nous prenons notre *Moskvitch* et nous démarrons.

– Ouvre la boîte à gants, me dit Oleg.

Il y avait une petite boîte de chocolats *Spartak*. Il l'avait achetée exprès. Il est 18 heures 15.

Zura – Entrepôt

On se rend avec les trois fourgonnettes à l'entrepôt d'un *chahid* aux environs du pont de Novospasski. Tout a été préparé. Nous chargeons des fusils d'assaut, des pistolets, des munitions, des grenades et 150 kg d'explosif. Nous arrimons les deux grosses bombes avec des cordes au plancher de la fourgonnette. Chacune pèse 40 kg. Nous sommes 20 femmes et 22 hommes. Dehors il pleut. Même Zéla me dit que Movsar me regarde plus longtemps que les autres femmes. Il est 18 heures 24.

Olga – Pluie

Le Théâtre sur la Doubrovka est une ancienne usine de roulements à billes et se situe dans le district du même nom. Nous descendons l'avenue Mir. Puis nous prenons le périphérique en direction du sud-est. La pluie scintille dans les faisceaux

des phares des voitures et des réverbères. Ça fait deux jours qu'il pleut. Depuis que la lune est décroissante. Oleg me regarde en coin. Nous pensons à la nuit dernière. Il sourit. Il est 18 heures 32.

Tamara – service de nuit

Piotr et moi, on prend toujours l'ambulance ensemble. En passant devant le Théâtre sur la Doubrovka, pour notre première intervention, nous voyons déjà la foule des spectateurs devant l'entrée. La banderole bleu ciel, avec le logo *Nord-Est* et les mouettes, est éclairé pleins feux. Il y a une petite fille sur les escaliers. Elle porte le même ciré jaune que Tania. Je soupire. Piotr allume la radio. Il est 18 heures 36.

Olga – La main d'Olga

Nous prenons le périphérique et on passe devant des immeubles de dix-huit étages. Je me dis : tant de fenêtres, et tant de gens seuls. Toutes ces femmes seules sans hommes, et tous ces hommes sans femmes. Je me dis que j'ai eu de la chance. Oleg est un bon mari. Il ne boit pas. Il ne nous frappe pas. Il nous protège. Je pose ma main sur son genou. Il est 18 heures 39.

Zura – Fusil d'assaut

Le commando est divisé : Saïd prend en charge avec 12 chahids l'entrée latérale sur la rue Melnikova. Zéla et moi, avec Movsar et le reste, on attaquera par la porte principale. Nous, les femmes, on porte le tchador. Les capes noires ne laissent voir que nos yeux. Nous attachons les ceintures d'explosifs devant nos ventres. Movsar répète qu'aucune ne doit mettre à feu sa ceintures sans un ordre exprès de sa part. Puis il me donne un fusil d'assaut. Il est 18 heures 46.

Olga – Maïa danse

Au vestiaire, Maïa échange ses bottes de caoutchouc contre ses chaussons de danse. La dame du vestiaire voit ça et lui dit :

– Ah, tu veux devenir danseuse ?

Maïa est rayonnante de joie, elle danse sur place quelques pirouettes. Quelquefois elle est un peu exubérante. Nous déposons nos manteaux et nos bonnets. Oleg porte son complet gris foncé qu’il met beaucoup trop peu. Moi, ma robe de soirée bleue avec des applications. Ça sonne pour la deuxième fois. Nous entrons. Il est 18 heures 55.

Tamara – La main de Piotr

Juste avant le pont de Novospasski, nous passons devant un entrepôt. Devant la porte se tiennent deux hommes en uniforme. On dirait la milice. Entre eux il y a un terrier noir avec une muselière. Je suis inquiète. Il pleut. Piotr pose sa main sur mon quadriceps. La plupart du temps nous faisons l’amour après le service de nuit, quand Tania est à l’école. Même avec lui je pense à Nikolai. Je repousse sa main. Il est 18 heures 58.

Olga – dernière sonnerie

Je ressors en courant pour acheter un programme. En revenant, je manque de tomber sur un jeune homme dans ma rangée. Ça sonne pour la troisième fois. Il est 19 heures.

Zura – Début de la représentation

Un portable sonne. Certains se saisissent de leur arme. On est tous extrêmement nerveux. Saïd tend le portable à Movsar. Movsar écoute, fait signe de la tête et le coupe. Il dit tranquillement :

– Le spectacle a commencé à l’heure.

Saïd accroche le billet avec le plan du théâtre au mur. On repasse une dernière fois le déroulement des opérations. Je vais être forte. Il est 19 heures 01.

Olga – Deux capitaines

La comédie musicale *Nord-Est* s'inspire du roman de Veniamine Kavérine *Deux capitaines*⁷. Ça raconte l'histoire d'un orphelin, Sanya, et du capitaine Tatarinov qui, après le passage du nord-est se sont retrouvés pris dans les glaces. Pour conquérir son grand amour, Katia, la nièce du capitaine, Sanya se lance un jour à la recherche de Tatarinov. C'est comme ça qu'il deviendra capitaine.

Zura – Tempête sur Moscou

Trois fourgonnettes avec 42 chahids quittent l'entrepôt. Le terrier noir aboie. Il est 20 heures 48. Pour le trajet jusqu'au théâtre, on a besoin exactement de douze minutes. On l'a chronométré plusieurs fois. Zéla et moi, nous prions.

⁷ Véniamine Kavérine (1902-1989) est l'auteur de romans psychologiques et de contes de fées. C'était un homme de devoir, toujours prêt à lutter contre l'injustice. Il a protégé courageusement plusieurs écrivains russes dissidents contre le pouvoir soviétique. Son roman *Deux capitaines*, rédigé entre 1936 et 1944, chante l'engagement romantique dans l'action, ce que dit bien la devise « Lutter et chercher, trouver et ne pas céder ! ». Tous les enfants soviétiques connaissaient ce serment du personnage principal, qui essayait de découvrir l'énigme de la ruine de l'expédition russe arctique. On a pu noter les liens qui existaient entre cette œuvre et le roman d'Alexandre Dumas, *Le Comte de Monte-Cristo*, dont l'auteur s'est peut-être en partie inspiré en le refondant dans l'esprit et à l'imaginaire russe. Cependant Kavérine a surtout reconnu s'être inspiré de personnes réelles dans son récit: le personnage de Tatarinov est inspiré de Broussilov et Sedov, Sania Grigoriev, le héros est tiré du personnage d'un savant et d'un pilote héroïque, Klebanov etc. Parmi les œuvres de Véniamine Kavérine traduites en français, on notera : *Peintre inconnu* (Gallimard, 1964), *Le Faiseur de scandales ou les Soirées de l'île Vassilevski* (Éditions Champ libre, 1974), *Enfance* ainsi que *La Lumière aux fenêtres* (Stock, Nouveau cabinet cosmopolite, 1979) ou encore *La Pharmacie des Ballons Bleus* (Fernand Nathan, 1980). (NdT)

On traverse le parking pour arriver directement devant les marches de l'entrée principale. L'entracte vient de se terminer. Nous sautons des fourgonnettes. J'ai le pouls bat à tout rompre. Tout le monde regarde en direction de Movsar. Il lève brusquement le bras avec la kalachnikov – et le rabaisse.

Ce qui va arriver, nous l'avons répété 200 fois. Nous sommes un commando. Nous sommes un cerveau avec 42 membres. Chacun sait exactement ce qu'il fait et ce que font les autres – et dans quel ordre. Chacun connaît ses gestes les yeux fermés. Chacun connaît sa position et la position de l'adversaire. Chacun sait quand, où et après qui il doit progresser.

Nous donnons l'assaut. Dans le foyer en passant par les portes vitrées. Ce n'est pas un exercice, c'est du sérieux. Maintenant à droite, maintenant couvrir, maintenant à gauche, maintenant couvrir. On déroule comme une horloge. Le métal froid dans la main. C'est agréable au toucher. Cette fois, c'est nous qui attaquons. Cette fois, c'est nous qui sommes les plus rapides. Cette fois, l'avantage de la surprise c'est nous qui l'avons. Nous sommes la tempête sur Moscou. Il n'y a pas d'autre dieu qu'Allah – et nous sommes ses prophètes. Un fusil d'assaut est braqué sur chaque personne qui travaille dans le théâtre. Sur les quatre femmes de la buvette dans le foyer. Sur les deux fonctionnaires de sécurité. Ils sont armés.

– Jetez vos pistolets par terre... plus vite que ça !

Trois dames des vestiaires à droite, trois dames des vestiaires à gauche. Les mains derrière la tête ! Je suis juste à côté de Movsar. Je sens son odeur. Trois ouvreuses à droite et à gauche.

– N'ayez pas peur, il ne vous arrivera rien, si vous faites ce que nous disons !

Movsar me fait un signe de tête. Il sent bon. Deux hommes dans le local technique où on envoie la lumière et le son. Oui, là c'est vous qui faites une de ces têtes. Oui, maintenant c'est vous qui avez peur.

Nous sommes là. On assure les portes d'accès à la salle. Tout droit, ça donne sur les accès à la scène. Et de là directement à la scène. Sur l'écran de contrôle on voit le numéro dansé « Les pilotes ». Avant qu'il soit fini, le théâtre est entre nos mains. Maintenant, c'est notre spectacle qui commence. Maintenant, c'est nous les capitaines et nous prenons le cockpit.

Olga – Prise d'otages

Sur scène a lieu le numéro de danse « Les pilotes ». Huit soldats chantent et font des claquettes. Ils portent des uniformes de la seconde guerre mondiale.

Tout à coup des hommes en tenues de camouflage modernes arrivent sur scène. Je me dis : tiens, tiens, là ils font un lien avec aujourd'hui. Un coup de feu part. L'orchestre s'arrête. Des prisonniers sont amenés sur la scène. Eux aussi portent des costumes d'aujourd'hui. Comme c'est raffiné ! Même Oleg hoche la tête d'un air approbatif. Il n'y a que Maïa qui m'attrape la main.

Je me dis, comme ils jouent bien. Je m'en souviens encore très bien – parce que j'ai tellement eu honte par la suite de ne pas m'en être rendue compte plus tôt. Que tout était vrai. Tout. Incroyablement vrai. Les employées du théâtre... et les fonctionnaires de sécurité. Maintenant on les oblige tous à s'asseoir au bord de la scène, tournés vers la fosse d'orchestre. Puis quelqu'un tire encore un coup en l'air. Quelques ampoules au plafond éclatent. En fait, ce n'est qu'à ce moment que j'ai compris.

Aux portes latérales, tout à coup, il y a partout des femmes voilées de noir. Elles portent des ceintures avec des explosifs sur le ventre. Elles ont des pistolets. Sur la scène, dix soldats braquent leurs fusils-mitrailleurs sur nous. Ils sont masqués de cagoules en laine avec des trous pour les yeux et la bouche. Quatre hommes transportent deux bombes de la taille d'un chauffe-bain dans la salle. Il y en a d'autres qu'on entend dans les allées et au balcon.

Et puis Movsar Baraïev arrive sur la scène. Il n'a pas l'air particulièrement mort. Il porte une tenue de camouflage et un bonnet de laine noir. Le silence se fait. Sa revendication est aussi simple qu'impossible :

– Si dans un délai d'une semaine, le kremlin ne commence pas à retirer ses troupes de Tchétchénie, nous nous faisons tous sauter avec tout le théâtre.

Il dit que Poutine peut maintenant montrer au monde quelle valeur ont ses concitoyens.

– Russes ! Mes moudjahiddines sont prêts à mourir. Au bout de cinq années de guerre, vous devriez le savoir : nous aimons mieux la mort que vous la vie.

Puis il quitte la scène. Oleg dit – enfin, il se le dit plutôt à lui-même :

– Encore un Baraïev, c'est pas bon signe ça...

Tamara – Machinerie militaire

La nouvelle arrive par radio. On est en train de s'en griller une à l'hôpital municipal n° 13. On fonce immédiatement avec trois ambulances en direction du théâtre. Je suis en nage. Ce n'est qu'à quelques pâtés de maisons. J'aspire et j'expire profondément. Il fait froid. Il pleut. Mon pouls bat à toute vitesse. La milice a mis en place un vaste périmètre de sécurité autour du bâtiment. Je remercie le ciel d'avoir échappé à ça, que maman ait revendu les places. Piotr me donne une serviette.

Partout des gyrophares. Les pompiers arrivent. La Croix-Rouge. L'armée. Même des chars. Depuis la crise de 1993 avec Eltsine, je n'avais plus vu un char dans Moscou. La ville est en état de siège. Les hôpitaux se préparent à recevoir 850 blessés, soit le nombre de spectateurs présents dans le théâtre. C'est de la folie.

Les services secrets pour l'intérieur FSB⁸ mettent en place un centre de commandement en face du théâtre. Surgissent les premiers officiers des unités spéciales : *Alfa*, la troupe d'intervention spéciale du FSB, l'unité spéciale du ministère de l'Intérieur OMON, les commandos anti-terroristes *Wympel* et *Witjas*, et des vétérans d'élite du *Spetsnaz*. Tout le monde se met en position. Prêts à faire feu. Puis ça devient silencieux.

Notre ambulance se retrouve le capot juste contre le barrage. Nous avons les yeux rivés sur l'entrée principale. Tous ont les yeux rivés au même endroit. Je me dis, c'est comme au cinéma en plein air. En fait tout a l'air normal – à part trois fourgonnettes mal garées. Et un foyer éclairé pleins feux et désert.

De plus en plus de gens arrivent. Mais que se passe-t-il ? Ils sont combien là-dedans ? C'est quoi les revendications ? Les premiers proches et parents, excités, me demandent des informations. Je n'en sais pas plus qu'eux.

L'*Alfa* établit un deuxième périmètre de sécurité. Les badauds gênent la milice et l'assistance médicale. Même la presse est repoussée derrière le deuxième périmètre. Pourtant ça reste calme. Incroyablement silencieux. Un silence de mort. Un homme dénommé Chakrassov, du FSB, se présente. Il me dit avec cette amabilité pressante si typique des agents des services secrets :

– Si vous avez un problème quelconque, vous venez toujours me voir en premier.

Il a les yeux vairs. Je souris, peu sûre de moi. Puis j'appelle Tania. Elle passe

⁸ FSB (*Federal'naya Sloujba Biezopasnosti* (FSB), « Service Fédéral de Sécurité ». Partiellement démantelé au moment de la « transition », en 1992, le KGB (Comité de sécurité de l'État, services spéciaux de l'époque soviétique) est resté, de toutes les institutions de feu l'URSS, la mieux préservée. Aujourd'hui, les collaborateurs du FSB, marchant dans le sillage du maître du Kremlin, qui l'a dirigé en 1997-1998, ont investi, en quinze ans, le monde de la politique, celui de la haute administration et, plus récemment, celui des affaires. (d'après *Spyworld-actu*, 8 janvier 2007) (NdT)

toujours la nuit dans la chambre de maman quand je suis de service de nuit. Personne ne décroche. Sans doute que maman s'est encore endormie devant la télé.

Olga – Le théâtre comme citadelle

Un homme, peut-être un assistant de Baraïev, lance d'une voix forte depuis la scène :

– Ne téléphonez pas ! Restez à vos places ! Économisez vos forces ! S'il y a un problème, levez le bras. Alors il y a une chahid qui viendra vous voir et qui s'en occupera.

Nous sommes surveillés par près d'une vingtaine de femmes kamikazes. Elles vont et viennent dans l'allée entre l'extrémité des rangées et les portes. Et nous les observons – furtivement.

Les « Veuves Noires ». C'est comme ça que les femmes kamikazes sont appelées dans les journaux. Les femmes de rebelles tchéchènes morts à la guerre. La plupart d'entre elles sont jeunes, peut-être entre 20 et 25 ans.

Je me demande à quoi on ressemble quand on aime mieux la mort que la vie... quand on est prêt à mourir... quand on n'a plus rien à perdre. Ils disent qu'il leur suffit de relier deux fils et on saute tous. Nous les croyons.

Les femmes accrochent des draps noirs avec des slogans au balcon, au-dessus des portes et sur les décors : il y a « Allahu akbar – Allah est grand ». Et puis : « Il n'y a pas d'autre dieu qu'Allah. Et Mohammed est son prophète. »

Deux Tchétchènes viennent placer une grosse bombe au milieu de notre rangée. Il y a là quelques places libres. À gauche. Pas très loin de nous. Une Veuve Noire vient se poster à côté. Ils hissent la deuxième bombe au balcon. Puis ils la fixe aux deux câbles de mise à feu. Ils installent d'autres charges explosives. Aux portes, aux décors et aux colonnes qui supportent les tribunes. Ils minent toute la salle.

Oleg me prend la main. Maïa est assise entre nous et saisit nos mains qui se tiennent. Il est 23 heures 30. En fait on serait déjà à la maison. Le spectacle dure normalement jusqu'à dix heures et demie. Nous serions chez nous en train de regarder les dernières nouvelles à la télé. Et peut-être de boire une bouteille de vin. Comme hier. Mais plus rien n'est comme hier.

En fait on voulait juste voir une comédie musicale où le bien l'emporte sur le mal. Une comédie musicale avec *happy end*.

TRILOGUE : JEUDI 24 OCTOBRE 2002

Tamara — Nous sommes le jeudi 24 octobre 2002, 0 heures 05. Radio ECHO

MOSCOU en direct de la prise d'otages au Théâtre sur la Doubrovka. Depuis peu avant minuit des négociations ont lieu.

Zura — Movsar hurle au téléphone qu'il ne parlera qu'avec des hommes politiques.

Tamara — À la place de la milice, les preneurs d'otages exigent des interlocuteurs appropriés.

Zura — Saïd va sur la scène et demande qui est musulman.

Olga — Quelques personnes se signalent prudemment.

Zura — Et qui de vous est étranger ?

Olga — Environ 70 personnes lèvent la main.

Tamara — Les températures cette nuit sont autour de zéro.

Zura — Tous les musulmans peuvent se lever et venir devant.

Olga — Plus un Géorgien et quelques enfants.

Tamara — Il souffle un léger vent de sud-ouest.

Olga — En tout 30 otages sont libérés.

Tamara — Nos reporters continuent de nous informer en direct depuis le périmètre de sécurité. Si vous avez des questions ou des informations, téléphonez-nous.

Zura — Saïd note les noms des étrangers.

Tamara — Radio ECHO MOSCOU. Faites le 095-202-92-29.

Olga — Oleg et moi, on pense à la même chose : comment va-t-on sortir Maïa d'ici.

Tamara — Le FSB envoie les 30 otages dans le gymnase voisin où les familles attendent. Ensuite ils les prennent chacun en particulier pour les interroger.

Olga — Hier tout cela n'était que... de la télévision. Aujourd'hui c'est la réalité.

Tamara — Soudain une femme se tient à la porte d'entrée du théâtre. Personne ne sait comment elle est parvenue à traverser le périmètre de sécurité.

Olga — Je me disais toujours : c'est tellement loin. Tout ça n'a rien à voir avec nous. Ce sont les politiciens qui décident de ça.

Tamara — FSB et milice lui crient de revenir, mais elle ne réagit pas. Je sors d'un bond de la voiture. Je m'avance jusque devant le capot.

Olga — Et on se dit toujours qu'on est en sécurité ici à Moscou.

Tamara — La femme a l'air d'être désorientée et de ne pas bien tenir sur ses jambes.

Olga — C'est quand même la capitale ! On doit quand même être en sécurité dans sa capitale. Poutine a toujours dit qu'il voulait une capitale sûre.

Tamara — Elle ouvre l'une des portes vitrées et entre dans le foyer vide. Puis elle disparaît de notre champ visuel.

Zura — Movsar et Saïd discutent pour savoir s'ils doivent libérer les étrangers. Après tout, ils n'ont rien à voir avec notre guerre.

Olga — Soudain, cette femme est dans la salle. Elle chancelle un peu. Personne ne sait d'où elle est venue.

Zura — Nous sommes complètement perplexes. Elle a peut-être dans les 25 ans. Elle grimpe sur la scène en direction de Movsar.

Olga — Elle nous lance : qu'est-ce que vous faites là ? Vous ne voyez pas que c'est un clown ?

Zura — Elle désigne Movsar.

Tamara — Mon portable vibre dans la poche de ma blouse.

Olga — Ce sont tous des clowns ! Pourquoi vous ne rentrez pas tout simplement chez vous ?! Elle me rappelle une camarade d'école.

Tamara — C'est le numéro de portable de maman. Bizarre.

Zura — Movsar est complètement interloqué. Personne n'a prévu que tout à coup on ait de la visite.

Olga — Chacun de nous se dit : oui, elle a raison, rentrons tout simplement chez nous, mais personne n'ose répondre. Nous sommes muets.

Tamara — Je prends la communication. J'entends rien. Soudain une voix lointaine qui n'est pas celle de maman.

Zura — Depuis le balcon Risvane crie : Mais descendez-la !

Olga — Tout à coup je crie : mais laissez-la partir, elle est saoule ! et je sens la main d'Oleg qui me serre plus fort.

Tamara — Maman, tu peux baisser le son de la télé ?

Zura — Risvane crie : la charia dit « Quarante coups de bâtons pour consommation d'alcool » !

Olga — Oleg dit : laisse tomber. Te mêle pas de ça. Maïa me regarde d'un air intrigué.

Tamara — Maman ?

Zura — La femme crie : On va tous vous tuer ! L'un après l'autre. Risvane crie : elle est du FSB. Elle veut nous espionner !

Olga — Je crie, malgré l'avertissement d'Oleg : mais laissez-la donc partir !

Zura — Je me dis : elle est drôlement courageuse la femme, là, en robe bleue ! Mais pourquoi elle prend sa défense ?

Tamara — Soudain j’entends quelqu’un qui gémit tout doucement. Et à l’instant même je comprends : c’est Tania ! Et je comprends où elle est.

Zura — Dadache ferme la bouche de la femme saoule. Elle se défend. Movsar se concerte avec Saïd.

Olga — Trois rangs devant moi, je vois une petite fille accroupie qui téléphone. Elle doit avoir sept ans. On n’a pourtant pas le droit de téléphoner.

Tamara — Tania, maintenant il faut que tu sois bien courageuse. Ça ne va plus durer longtemps. Est-ce que mémé Edite est avec toi ? Oui ? Bien. Je suis déjà tout près de vous. Tu entends, je suis déjà là. Je suis là dehors avec l’ambulance, juste devant l’entrée. Je vais essayer de vous sortir d’ici. Je vais tout tenter, Taniétchka, tout, tout. Dis aussi à maman que je vais tout tenter. Je vais vous sortir d’ici.

Olga — Maintenant elle a cessé de téléphoner. Sur son T-shirt marron il y a marqué « Riga ».

Zura — Movsar fait un signe à Dadache.

Tamara — Je me tourne vers Piotr. J’ai chaud. Il est assis sur le siège passager et a l’air interrogateur. Je me dis : toi t’es trop lent. Nikolaï, lui il était beaucoup plus rapide. Je me retourne de nouveau.

Olga — La femme crie : retirez vos masques et montrez-vous ! Montrez-vous !

Zura — Dadache la fait descendre de la scène et la tire vers une sortie de secours à mi-salle.

Tamara — Une porte latérale du théâtre s’ouvre. La femme est poussée au-dehors. Elle titube et se rattrape. Tout le monde retient son souffle.

Olga — Depuis notre place nous pouvons voir la femme dehors. Et tous les gyrophares, le périmètre de sécurité, les soldats.

Tamara — Chakrassov lui crie de venir vers lui. Elle fait quelques pas dans sa direction. Puis elle se retourne.

Zura — D'abord je me dis que Dadache la pousse dehors. Mais alors il lève sa kalachnikov.

Tamara — Je vois la salle avec les fauteuils rouges, les otages. Et je vois – un homme masqué qui lève son pistolet-mitrailleur.

Olga — Je tourne la tête de Maïa dans ma direction.

Zura — Dadache !

Tamara — Et met en joue.

Olga — Le visage de Maïa contre ma poitrine. Les yeux fermés.

Zura — Non !

Tamara — Et décharge.

Olga — J'entends trois coups de feu.

Zura — Zéla me donne un coup dans les côtes.

Tamara — La femme s'affaisse et reste allongée. Chakrassov lève les deux bras pour que surtout personne ne réplique.

Olga — Là, à ce moment-là tout le monde a compris : c'est pas de la télévision.

Tamara — Il y a un silence de mort sur la place du théâtre. C'est pas du cinéma en plein air.

Olga — On tremble tous tellement que ça fait branler la rangée de fauteuils.

Zura — Dadache referme la porte et dit : ordre exécuté. Puis il remarque que 800 personnes le regardent fixement.

Olga — Je tiens encore la tête de Maïa baissée.

Tamara — Tout le monde est stupéfait.

Zura — Dadache a un petit sourire gêné. D'habitude tout le monde applaudit toujours quand nous faisons sauter un char à Grosny. Mais là nous sommes à Moscou.

Tamara — Le premier mort est par terre.

Zura — Peut-être que c'était une erreur. C'est ce que remarque maintenant Zéla aussi. Peut-être que nous avons tué le premier innocent.

Tamara — Non. Attendez. Mais elle vient de bouger ?! Ça fait peut-être cinquante mètres. J'attrape ma mallette et je veux m'élancer. Mais les soldats me retiennent.

Zura — Movsar fait signe à Dadache de venir le voir et il dit aux otages : Restez bien calmement dans vos sièges.

Olga — Comme dans un avion, je me dis. Là aussi il faut toujours rester assis quand ça devient dangereux.

Tamara — Il faut qu'on la ramène ! Elle est encore en vie. Elle a encore bougé !

Olga — Je me disais toujours : c'est tellement loin.

Tamara: Alors allez chercher quelqu'un qui peut décider, mais vite !

Olga — La Tchétchénie, c'est quand même à 2000 km d'ici.

Tamara — Piotr arrive. C'est pas trop tôt. Il me dit : laisse tomber, Tamara.

Olga — Et tout d'un coup, ces rebelles sont en face de toi, à deux pas.

Tamara — Puis arrive Chakrassov. Il tranche : c'est trop dangereux. S'il vous plaît, restez derrière le périmètre de sécurité.

Olga — Et ils te regardent droit dans les yeux.

Tamara — J'ai pas encore choisi la couleur, mais je vais lui foutre mon poing dans l'œil !

Olga — Mais comme ont-ils fait pour arriver jusqu'ici ? Passés comme ça les contrôles à la frontière ? Avec toutes ces armes ? Arrivés comme ça dans le théâtre ? On se dit toujours qu'on est en sécurité : dans son logement, dans le métro, dans les galeries marchandes ou chez McDonald's. Mais c'est une erreur.

Olga — Oleg me montre en douce les messages de Lioudmila. SMS 22 h 16 :
« Maman ! Papa ! Maïa ! Viens de voir ça à la télé. Arrive pas y croire. S’il
vous plaît, donnez-moi un signe de vie ! » et SMS 23 h 31 : « Suis maintenant
devant le théâtre. Partirai pas avant que vous soyez sortis ! » – je m’essuie le
rouge à lèvres de la bouche. Il est 1 heure 30.

Zura — Il est 4 heures. Zéla me relève de ma garde. Movsar téléphone. Kaïra
continue de surveiller la bombe située au milieu du 12^e rang. Dadache fait la
sentinelle dehors. Je dors un moment.

Olga — Maïa me réveille. Il est 7 heures 15. Elle a faim. Je lui donne le dernier
chocolat. Personne ne sait quand on aura de nouveau quelque chose à manger.

Zura — Il est midi. Poutine fait une allocution télévisée. Il tient des centres de
terrorismes à l’étranger responsables de la prise d’otages.

Tamara — Le corps de la femme abattue est récupéré. On constate qu’elle habitait
dans le voisinage. Elle s’était disputée avec sa mère et voulait s’offrir en
échange contre un otage. Il est 16 heures.

Olga – La fosse d’orchestre

Il est 19 heures. L’ambiance s’est dégradée. Voilà 24 heures que nous sommes
assis à nos places. Maïa a des crampes d’estomac tellement elle a faim. On ne nous
donne que de l’eau et des bonbons de la buvette du théâtre. Les Veuves Noires disent
qu’on ne doit rien manger parce qu’elles jeûnent aussi.

Je n’en peux plus d’être assise. Tout me fait mal. Mais on n’a pas le droit de se
balader. On a juste le droit de se lever si on demande la permission à l’une des

femmes. On n'a pas le droit non plus d'aller aux toilettes. Baraïev dit :

– Utilisez la fosse d'orchestre.

C'est humiliant. D'abord j'attends longtemps dans une longue file devant le premier rang. Puis je descends par l'escalier et... je fais mes besoins. Les hommes vont du côté gauche, les femmes du côté droit. Tout le monde peut me voir... et m'entendre. Les spectateurs de la file d'attente comme les Tchétchènes sur la scène. Il n'y a plus d'intimité. L'odeur est insupportable. Les gens au premier rang ont la sueur qui leur coule sur le visage. Je me dis : quelle chance que je n'ai pas réservé nos places plus loin devant.

Oleg et moi, on boit aussi peu que possible pour ne pas avoir à descendre. Maïa a juste ses chaussons de danse. Quand il faut qu'elle y aille pour la troisième fois, il n'y plus un endroit sec. La fosse d'orchestre s'est transformée en fosse d'aisances. Une petite fille du premier rang prête de grosses chaussures à Maïa.

Le soir, ils mettent à part les otages étrangers. Et ils séparent les enfants de leurs parents. Maïa est obligée de suivre une trentaine d'autres au balcon. Elle n'est pas la seule à trembler et à pleurer. Oleg la rassure un peu et lui donne notre portable. Je me demande bien ce que je deviendrais sans lui. Par chance, nous pouvons apercevoir Maïa de notre place. Elle est assise à côté de la petite fille avec un T-shirt de Riga. J'arrête pas de lui faire signe.

DIALOGUE – Zura et Olga (1)

Zura — Votre fille va bien là-haut. Je vous assure.

Olga — Elle n'a pas l'habitude d'être seule.

Zura — Elle n'est pas seule. Allah est auprès d'elle.

Olga — Justement. Elle est un peu trop près du ciel à mon goût.

Zura — Pourquoi vous avez pris la défense de la femme saoule ?

Olga — Elle ne savait ce qu'elle faisait.

Zura — Elle était saoule. C'est *haram*.

Olga — Qu'est-ce que c'est ?

Zura — Mauvais, interdit – *haram*.

Olga — Est-ce une raison pour l'abattre ?

Tamara – La main de Tamara

Piotr et moi on est assis avec quelques toubibs dans la cuisine roulante. Là ils servent de la kacha, de la bouillie de sarrasin. Impossible d'avaler quoi que ce soit. J'en suis à mon quatrième paquet de cigarettes. Ça fait plus de 24 heures que nous sommes en intervention.

Chakrassov arrive. Baraïev a accepté qu'on apporte une aide médicale aux otages. Leonid Rochal, le chef de l'Institut pour la Médecine de Catastrophe va se rendre sur place. Ainsi qu'une équipe de caméramans de la NTW. Rochal recherche encore un assistant. Chakrassov ricane :

– Là vous auriez une chance de passer à la télé.

Quatre médecins sont assis à notre table. Je suis la seule femme. Je pense à Tania. À maman. Ils réfléchissent tous. Ma main se lève brusquement. Je m'entends dire :

– Okay, présente, eh bien je prends le boulot.

Piotr secoue la tête. Les autres ont l'air contrarié, il y a en un qu'a l'air soulagé.

Chakrassov me demande si j'ai été à « Médecins sans frontières » ? Je réponds par la négative. Si j'avais l'expérience des régions en crise comme l'Afghanistan ou le Caucase ? Si j'avais déjà travaillé pour le FSB ? Si je suis musulmane ? Ou Tchétchène ?

À chaque fois je secoue la tête négativement.

– Donnez-moi une raison pourquoi je devrais vous envoyer là-dedans ?

– Je suis une femme. Je suis Lettone. Et je suis la première à avoir levé le bras.

Là il ricane à nouveau. Je le regarde droit dans les yeux et j'ajoute :

– Ça fait onze ans déjà que nous sommes indépendants. Ma tante a participé à la l'élaboration de la constitution lettone. C'est elle qui a servi de modèle à la tchéchène. Autrement dit à celle que *vous* ne voulez pas reconnaître. Chakrassov se met à grogner :

– Faites bien attention avec ce genre de propos !

Et il épingle un badge du FSB à ma blouse. Avec ça je me retrouve dedans.

TRIALOGUE – Vendredi 25 octobre 2002

Olga — On est le vendredi 25 octobre 2002, 1 heure 37.

Tamara — Leonid Rochal est un vieux routier. Il a un gros grain de beauté sur la joue droite. Il est sympathique.

Olga — Lorsqu'on apprend que Rochal arrive, on pousse un soupir de soulagement. Ce n'est pas seulement le chef de l'Institut de Médecine des Catastrophes mais il est aussi pédiatre et délégué de la Croix-Rouge. On le voit souvent à la télé.

Zura — Movsar dit que Rochal est sérieux. Qu'il a aussi déjà travaillé en Tchétchénie. Je dois aller le chercher avec Dadache dans le foyer avec son assistante et une équipe de télévision.

Tamara — On emporte trois caisses avec des médicaments. J'ai les genoux qui tremblent. Tania m'a envoyé un texto, elle est au balcon. Je lui réponds qu'elle doit faire comme si elle ne me connaissait pas.

Olga — Oleg a l'air épuisé depuis que Maïa est au balcon. Son esprit combatif faiblit. Il dit que si l'on doit sortir d'ici il fera plus de sport.

Zura — Je suis avec Dadache dans le foyer. Dehors il y a un déploiement gigantesque de troupes russes. Ça fait combien de viseurs braqués sur mon front ? Sur ma poitrine ? Sur mes yeux ?

Tamara — L'équipe de télévision nous suit et a déjà mis la caméra en route. Le chemin qui va du périmètre jusqu'aux portes vitrées du foyer n'en finit pas.

Zura — Ils leur suffit d'appuyer sur la détente.

Tamara — On est pris en charge par deux Tchétchènes armés. Une femme qui porte le tchador, un homme masqué par une cagoule.

Zura — Dadache se fait montrer les mallettes médicales et les caisses avec les médicaments. Il me fait un signe. Je les ai tous à l'œil.

Tamara — Elle porte une ceinture d'explosifs. Maintenant le Tchétchène se met à nous palper pour voir si on n'a pas d'armes sur nous. Rochal d'abord, puis les deux journalistes.

Zura — Quand Dadache a fini, c'est moi qui palpe la femme médecin. On se regarde un moment dans les yeux.

Tamara — Il y a de la méfiance dans son regard. Un soupçon de tristesse.

Zura — Il y a de la peur dans son regard. Elle n'a pas d'arme.

Tamara — Ils nous conduisent à travers les halls d'entrée et l'escalier jusqu'à la salle de spectacle.

Olga — Lorsqu'ils pénètrent dans la salle, tout devient silencieux comme à un signal donné.

Tamara — L'air est étouffant, suffocant, pauvre en oxygène. De nombreux otages sont endormis, les autres nous regardent. Ça sent les matières fécales.

Olga — Un silence oppressant. Comme dans un bunker ou un abri antiaérien.

Tamara — Il y a là 700 personnes qu'il faut qu'on examine. Une vague d'espoir mêlée de désespoir nous frappe en plein visage.

Zura — Le journaliste et son caméraman demandent où se trouve Movsar. Je préviens Zéla. Ils veulent faire l'interview.

Tamara — Je vois maman qui dort au neuvième rang. La place à côté d'elle est vide.

Zura — La femme médecin demande où sont les enfants. Dadache désigne le haut avec son fusil.

Tamara — Rochal me dit qu'il veut d'abord voir les enfants.

Zura — Risvane crie à Dadache qu'il doit vérifier que la caméra est coupée. On ne filme que si la consigne en est donnée. Dadache se fait expliquer la caméra.

Tamara — Je chuchote à l'oreille de Rochal : « Emmenez-moi là-haut », mais il ne me comprends pas. Il me propose de commencer ici en bas.

Olga — Je fais signe à Maïa. Elle et sa voisine observent la scène avec beaucoup d'intérêt.

Zura — Zéla dit que Movsar veut tourner l'interview dans la cuisine.

Tamara — Vous ne m'avez pas comprise, je lui répète que je veux monter.

Olga — La femme médecin fait un signe vers le haut, là où est Maïa est assise. Apparemment ils ont du mal à se comprendre Rochal et elle.

Tamara — Écoutez, là-bas il y a ma mère qui est assise. Et au balcon, il y a ma fille. Je veux leur parler brièvement à toutes les deux. Je sais, c'est contraire aux règles. Je sais, je suis hyperémotive, mais j'en ai rien à foutre. Ce sont les êtres qui me sont les plus chers au monde. Et si maintenant nous n'allons pas là-haut, alors je vais faire un de ces cirques que nous ne retournerons plus jamais nulle part.

Zura — Est-ce qu'il y a un problème ?

Tamara — Le visage de Rochal se durcit. Mais il a suffisamment d'expérience pour réagir rapidement. Il dit à la Tchétchène que nous allons d'abord examiner ensemble les enfants.

Zura — Zéla et Dadache prennent en charge l'équipe télé. J'emmène les deux médecins au balcon

Tamara — Lorsque nous arrivons au balcon, je me fait un visage bourru. Il ne faut en aucun cas que Tania me trahisse. On se voit tout de suite. Elle est assise à

côté d'une fille en robe blanche un peu plus âgée. Elle réprime un sourire. Puis elle ne bronche plus du tout.

Zura — Rochal et son assistante examinent les 30 enfants.

Tamara — Certains enfants sont très angoissés. Rochal les fait rire.

Zura — Deux font de l'épilepsie et reçoivent leurs calmants.

Tamara — Pourquoi ne peuvent-ils pas partir ?

Zura — Évidemment, ils n'y sont pour rien dans cette guerre. Mais les nôtres n'y étaient pour rien non plus.

Tamara — La Tchétchène ne nous lâche pas d'une semelle. Elle observe le moindre mouvement. Avant d'examiner Tania, je lui demande à elle aussi comment elle s'appelle.

Zura — La petite fille hésite un peu, elle me regarde, et puis elle dit son nom à la docteur.

Tamara — Je suis obligée de sourire quand je vois le T-shirt Riga que Tania a enfilé hier. C'est là que nous sommes nées toutes les deux.

Zura — Elle lui tâte le pouls, prends sa tension et lui examine la bouche.

Tamara — Elle a un peu de fièvre, mais c'est normal. C'est comme ça que les enfants font baisser leur stress. En la quittant, je lui fait un clin d'œil et je lui serre fort la main. Lorsque Rochal me demandera plus tard laquelle était ma fille, je sais que je ne nous ai pas trahies.

DIALOGUE – Olga et Tamara (1)

Olga — Vous avez ausculté ma fille ? Comment elle va ?

Tamara — À quoi elle ressemble ?

Olga — Elle porte une robe blanche et des chaussons de danse.

Tamara — Bien.

Olga — Elle est assise à côté d'une gamine un peu plus jeune avec un T-shirt marron.

Tamara — Je les ai auscultées toutes les deux. Elles vont bien. Vous la connaissez ?

Olga — On a fait connaissance en faisant la queue devant la fosse d'orchestre.

Tamara — Et l'autre gamine, elle est avec qui ici ?

Olga — Avec sa grand-mère. Là devant. La dame avec le cardigan marron. Peut-être que vous devriez vous occuper d'elle.

Tamara — C'est ce que voulais faire, oui. – Vous n'avez que votre fille ici ?

Olga — Non, mon mari est là aussi. Il fait la queue pour avoir de l'eau.

Tamara — Qui est-ce ?

Olga — Là, l'homme en costume de soirée gris foncé. Le un, deux, trois, quatre, cinquième... en partant de la fin.

Tamara — Celui qui est peu enveloppé ?

Olga — Oui, il est très gourmand. – Où est votre mari en ce moment ?

Tamara — Je suis veuve.

Olga — Oh, je suis désolée.

Tamara — Ah ici je suis vraiment en bonne compagnie.

DIALOGUE – Tamara et Zura (1)

Tamara — Est-ce que vous avez mal quelque part ?

Zura — Je n'ai besoin de rien.

Tamara — Vous jeûnez en ce moment ?

Zura — Tous, on ne boit que de l'eau.

Tamara — Alors ? Est-ce que vous vous étiez imaginé les choses comme ça avant ?

Zura — L'eau a partout le même goût.

Olga — 9 heures. Les preneurs d’otages ont fini par accepter de libérer tous les étrangers si leurs ambassadeurs respectifs venaient les chercher. Mais à l’heure convenue personne n’est là.

Zura — 13 heures 40. Sur la Place Rouge, une centaine de personnes manifestent contre la guerre en Tchétchénie. Des familles et des amis d’otages qui répondent ainsi favorablement à l’une de nos revendications.

Olga — 15 heures 30. Le médecin Rochal revient avec une négociatrice que les preneurs d’otages ont acceptée : la journaliste Anna Politkovskaïa⁹. Ils apportent d’autres médicaments.

Tamara — 17 heures 15. Le FSB explique que Baraïev a posé un ultimatum pour le retrait des troupes russes : « samedi, 6 heures », sinon il commencera à exécuter les premiers otages.

Olga — 18 heures 10. Après de nouvelles négociations, la journaliste Anna Politkovskaïa est autorisée à nous apporter aussi de la nourriture et des boissons dans le théâtre.

Tamara — 18 heures 50. Le Ministère de la Presse¹⁰ frappe la chaîne de télévision *Moskovia* d’interdiction d’émettre. Même la station de radio *Echo Moscou* est

⁹ La journaliste russe (1959-2006) était grand reporter au journal indépendant *Noviaïa Gazeta*. Elle s’est rendue à nombreuses reprises dans les zones de combats en Tchétchénie et dans des camps de réfugiés au Daghestan, puis en Ingouchie. À ce titre, A. P. a été plusieurs fois primée en Russie, et par le Pen Club International, en 2002. Elle a reçu en février 2003 le prix du Journalisme et de la Démocratie, décerné par l’Organisation pour la sécurité et la coopération en Europe (OSCE). En octobre 2002, au péril de sa vie, elle a accepté de servir de négociatrice lors de la prise d’otages au Théâtre sur la Doubrovka. Régulièrement menacée, elle a subi une tentative d’empoisonnement en 2004. Le 7 octobre 2006, elle est tuée par balle dans le hall de son immeuble à Moscou. (NdT)

¹⁰ En Russie, le Ministère de l’Information s’appelle en effet Ministère de la Presse et des Médias. (NdT)

obligée d'interrompre ses émissions. Selon la loi sur les médias, il est interdit de donner la parole aux terroristes.

Zura — 20 heures. Movsar se déclare pour la première fois prêt à négocier avec le gouvernement. L'ancien chef du gouvernement russe Primakov, l'ancien président de la République d'Ingouchie Aushev¹¹, ainsi que Aslakhonov¹², député tchéchène à la Douma. Ils n'arrivent pas à se mettre d'accord.

Tamara — 22 heures 48. Le directeur adjoint du FSB, Komogorov, reçoit des confrères étrangers de différents services secrets et de sécurité. Des interlocuteurs sont même venus d'Allemagne.

Olga – Signe avant-coureur

Ce jeune homme dans ma rangée, je l'ai déjà remarqué avant-hier avant le spectacle. Il s'était assis comme si plus personne ne devait arriver. Il a eu l'air surpris de devoir de se relever.

Il a quelque chose d'agité, de nerveux. Souvent il se tourne brusquement dans une direction, comme si quelqu'un l'avait appelé. Puis il se replonge pendant une heure dans la contemplation de sa main. Il a un sommeil très agité et se réveille deux fois avec un cri étouffé. Évidemment, tout le monde est épuisé et à bout de forces, mais lui, il a l'air de vieillir à vue d'œil. D'heure en heure, sa peau devient de plus en plus cireuse, les cernes autour de ses yeux plus grands. Il ne se rend pas du tout compte que, souvent pendant plusieurs minutes, il se mord un doigt. Il est assis deux

¹¹ Ruslan Aushev, né en 1954, président de la République d'Ingouchie de 1993 à 2001. (NdT)

¹² Aslambek Aslakhonov, unique député de la Tchétchénie à la Douma russe (élu en août 2000). (NdT)

fauteuils à droite d'Oleg et il commence peu à peu à rendre Oleg nerveux, lui à qui pourtant il n'est pas facile à faire perdre son calme.

Lorsque Baraïev, peu avant minuit, vient sur la scène et peste de nouveau contre les Russes qui répugnent à négocier, ça arrive.

Zura – Court-circuit

Tout à coup le jeune homme avec le pull-over rouge et les cheveux bouclés noirs se lève d'un bond. Ça fait longtemps que je l'ai à l'œil. Il a l'air très instable.

Il passe en force devant la femme en robe de soirée bleue. Il manque de tomber sur elle et son mari. Il veut se jeter sur Kaïra qui garde la grande bombe. Il hurle :
– J'en peux plus, s'il vous plaît, j'en peux plus. Mais faites donc tout sauter !

Il veut faire sauter la bombe mais Dadache a immédiatement lever son fusil et il tire. Une, deux trois fois.

Olga – Perforation

Le jeune homme atterrit à moitié à côté, à moitié sur moi. Il fait un silence de mort. Son sang, je le sens qui me coule sur le visage. Il gémit. La Tchétchène à côté de la bombe le frappe sur la nuque avec son pistolet. Son corps se relâche. Oleg me regarde d'un air épouvanté. Je lui dis :

– N'aie pas peur, c'est son sang à lui.

Et je m'essuie la figure. Mais Oleg secoue frénétiquement la tête. Je me demande s'il n'est pas en état de choc. Je me demande si Maïa me voit d'en haut. Oleg crie :

– Est-ce que quelqu'un a un mouchoir ou un foulard ?

Il est vraiment en état en choc. Ça n'est que lorsqu'il me touche que je m'en rends compte aussi. Ça alors. Effectivement. Ce n'est pas seulement son sang. Au-dessus de mon sein droit une petite tache de sang s'est formée. Elle devient de plus

en plus grande. Je me dis : ma belle robe. Oleg n'arrête pas de répéter :
– Olga... Olga... Olga...

Zura – L'ambulance

Je pousse Kaïra de côté et je regarde la blessure. Je dis à la femme que le poumon n'est pas atteint, mais je ne sais pas si c'est vrai. La balle a traversé. Même Movsar vient voir les deux blessés. Il décide :

– Il faut qu'ils sachent que ce n'était pas de notre faute.

Il crie à Dadache d'aller chercher du désinfectant et des compresses dans la petite cuisine. Et Saïd doit appeler l'extérieur pour dire qu'on a besoin de deux ambulances. La femme blessée demande à Movsar de laisser partir son mari et sa fille avec elle. Movsar s'adresse à son mari :

– Vous avez fait l'armée ? demande Movsar.

L'homme répond que non. Movsar explique :

– Tous mes gens ont perdu des membres de leurs familles.

Je soutiens encore une fois sa demande, mais Movsar refuse de fléchir. La femme dit :

– Alors je reste ici aussi.

Et elle s'agrippe à son siège.

Tamara – Sauvetage

La femme est en état de choc et en larmes. Avec une bonne salle d'opération elle va s'en sortir. Je lui explique qu'elle va perdre tout son sang si elle reste ici.

Son mari Oleg et une Tchétchène essaient de la persuader. Au bout d'un moment elle finit par céder. Plus par épuisement que par conviction. L'homme en pull-over rouge aussi est évacué. Il a peu de chance de survivre.

Dehors je les remets à un confrère de l'Institut Sklifosovski qui m'avait toujours ignorée jusqu'à présent. Mais depuis qu'on entend mon nom en boucle sur NTW et Echo Moscou, ils se répandent tous en amabilités. Il me dit mielleusement :
– Bon travail, me chère consœur.

Chakrassov est juste à côté et me sourit. Avant de refermer la porte de l'ambulance, j'essaie de calmer la femme dont la fille est restée là-dedans avec la mienne.

Dialogue – Olga et Tamara (2)

Olga — Je n'ai pas dit au revoir à Maïa !

Tamara — Elle va bien. Au balcon, là-haut, elle est moins en danger.

Olga — Je ne la reverrai jamais, plus jamais !

Tamara — S'il vous plaît, calmez-vous.

Olga — Je ne reverrai plus Oleg non plus !

Tamara — S'il vous plaît, vous ne devez pas bouger.

Olga — Je ne veux pas devenir veuve comme toutes les autres là-dedans.

Tamara — Personne ne veut ça. – Il faut d'abord que vous pensiez à vous.

Olga — Occupez-vous d'eux ! Vous retournez bien à l'intérieur ?

Tamara — Ça dépend des négociations.

Olga — Dites-leur que... dites-leur...

Tamara — Écoutez, tout ça vous pourrez le leur dire vous-même...

Olga – Samedi 26 octobre 2002

Est-ce que c'est de la chance de me retrouver couchée dans cette ambulance ? De passer le périmètre de sécurité en traversant tous ces gens qui peut-être ne reverrons jamais les leurs ? Je ne sais pas s'il faut que je souhaite survivre. Car je ne sais pas s'ils survivront. Je me demande si Lioudmila est quelque part par là. Il est

0 heures 52, le samedi 26 octobre 2002 lorsque je regarde ma montre pour la dernière fois. Après je perds conscience.

Zura – Vêtements civils

Movsar me fait signe de venir dans une pièce voisine. Par terre il y a un sac de sport. Il ouvre la fermeture éclair. Dedans il y a des vêtements : des jeans, des T-shirts, des manteaux légers, un chemisier de femme. Je ne comprends pas. En me regardant d'un air scrutateur, il me dit :

– Seulement au cas où quelque chose ne va pas.

Il repousse les vêtements de côté. En dessous il y a plusieurs bombes à retardement.

– Tu veux te barrer ?... Je croyais qu'on restait ici jusqu'au bout. C'est bien ça notre mission ! Pour l'indépendance, pour Allah.

Il me prend la main et la porte à sa bouche. Pendant qu'il l'embrasse, il me regarde. Je ne retire pas ma main. Il sent fort. Je lui demande, troublée :

– Et... et Zéla alors ?

– Pas de femmes. Que ceux qui sont importants, que les hommes, tu comprends ? On prend quelques otages et on se fraye un chemin. Risvane et Dadache ont travaillé dans ce bâtiment pendant deux mois comme ouvriers. Il y a un tunnel.

Après 56 heures il sent la vieille sueur. Je lui demande :

– Et pourquoi moi ?

Il dit :

– Tu es... comme Khava, maintenant retourne à ton poste.

Je n'ai pas la force de le contredire. J'obéis. Je suis faible.

Tamara – Prêts à intervenir

Chakrassov dit que nous devons tous nous tenir prêts. J'allume une cigarette. Piotr dort sur le siège passager. Un filet de salive s'échappe de sa bouche. J'allume la

radio, je mets Echo Moscou. Juste à temps. On entend une otage sur son portable. Sa voix est paniquée. Elle crie :

– Qu’est-ce... qu’est-ce que c’est ? Ça sent le brûlé ! Il y a un... un bruit qui siffle. Et un nuage de fumée gris ! Maintenant... maintenant ils nous gazent. S’il vous plaît, mais sortez-nous de là ! On va exploser... oh, non... j’entends des coups de feu.

Je baisse le son et j’écoute. Maintenant j’entends les coups feu moi aussi. Se tenir prêt. Ce salaud.

Zura – Gaz

Quand le gaz pénètre par les bouches d’aération, nous comprenons que toutes les négociations n’étaient qu’une feinte. Personne ne veut mettre fin à cette guerre. Personne ne veut notre autonomie. Tous ces gens qui sont venus parlementer, qui étaient assis en face de nous, ont gagné du temps. Certains délibérément. Certains à leur insu. Même l’appel de Kasanzev, le délégué général pour la Tchétchénie, il y a une heure, c’était une feinte.

On ouvre en grand les portes qui donnent sur les couloirs. On tire dans les vitres pour faire entrer le vent. Mais le gaz est plus lourd que l’air et il ne bouge pas. Aucune de nous ne sait ce qu’elle doit faire. Est-ce que c’est le moment de la dernière prière ? Est-ce qu’on déclenche nos ceintures d’explosifs ? Ou les bombes ?

Movsar appelle à lui Saïd, Dadache, Risvane et d’autres hommes. Mais il ne crie pas mon nom. Il est devant la porte qui se trouve à l’avant de la salle. Au premier rang à droite. Le sac de sport à la main. Les hommes sortent en courant en passant devant lui. Il leur jette des masques à gaz. Je suis au sixième rang à gauche. Je regarde en direction de Movsar : Et moi ? Emmène-moi ! Je veux pas mourir ici ! À ce moment il me regarde. Comme s’il m’avait entendue. Alors il lève un poing vers le ciel et crie :

– C’est la porte du Paradis. Allah vous tend la main !

Il me faut un moment pour comprendre. Il veut laisser les femmes ici. Il veut vraiment nous sacrifier. Il s'est servi de nous toutes. Non, mon commandant, c'est trop facile. Je lève mon Makarov et je le mets en joue.

Il ne s'attendait pas à ça. Oui, une de tes *smertniki* se dresse contre toi. Juste au moment de mourir, il n'est donc pas question d'Allah et de professions de foi. Il n'est plus question que de raisons personnelles. De trahison. De vengeance.

Pas une des femmes ne me retient. Oui, je suis forte – comme Khava. J'appuie sur la détente. Il se fige. On est quand même nés tous les deux à Alkhan-Kala. Je le manque. Il ne riposte pas. Il part en courant.

Je plisse les yeux. Je commence à tout voir double. J'ai peur de ne pas pouvoir tenir longtemps contre le gaz. Les otages se sont affaissés dans leurs fauteuils rouges. Ils ont la tête qui tombe en arrière ou sur le côté. Les sièges commencent à danser. Il faut que je me tienne. Ma respiration ralentit.

Tout le monde dort. Les chahids, les otages, les enfants au balcon. Là, il y a Zéla, son pistolet est tombé par terre. Ici, il y a Kaira, à côté de la grosse bombe. Si jamais un otage s'empare d'une arme et me tire dessus ! Il faut que je regarde autour de moi. Regarde autour de toi, Zura ! Cramponne-toi ! Tiens-toi debout !

Il doit y avoir une issue. Dans quelques minutes les Russes vont donner l'assaut. Ils vont commencer par abattre tous les chahids. Il faut que je sorte d'ici tant que je suis éveillée. Un gros ronflement commence à se faire entendre.

Non ! Qui c'est ça ? Là-bas. La femme. Non. La femme qui... qui essaie de se lever. Pourquoi le gaz ne fait pas encore effet sur elle ? Mais attends. Pourquoi le gaz ne fait pas encore effet sur nous deux ?

Je m'avance, beaucoup trop lentement, dans sa direction. Il faut que j'aille plus vite. Maintenant. Maintenant elle m'a vue. Je lève, beaucoup trop lentement, mon bras armé. Je tire sur elle. J'avance encore. Maintenant elle se tient debout. Rang 16, milieu. Bon sang ce que c'est loin. Elle bouge pas. Elle lève pas les mains. Elle me

regarde, seulement. Maintenant j'y suis. Il ne faut pas qu'elle soit éveillée. Je lui fait signe de se retourner. Elle obéit. Je la frappe dans la nuque avec mon pistolet. Elle s'écroule dans mes bras.

Qu'est-ce qui se serait passé si elle avait été plus rapide ? Maintenant... maintenant j'ai la solution. Oui ! Il y a un moyen pour sortir d'ici. Évidemment. Si elle avait été plus rapide, elle serait déjà sur le point de sortir. Tout simplement. Il faut que je devienne otage ! Si je veux survivre, il ne faut plus que je sois une *smernitsa*. Je regarde encore une fois autour de moi. Tout le monde ronfle. Un énorme ronflement plane au-dessus de la salle.

J'ai combien de temps ? Je retire la ceinture d'explosif de mon ventre, en faisant très attention. J'ôte ses affaires à la femme. Jupe, chemisier, collant, maillot de corps. Peuh, les affaires puent la transpiration. Je me déshabille. Sauf le slip. J'échange tous nos vêtements. Ça prend une éternité avant que je l'ai enveloppée de mon tchador. Je me mets sa chaîne avec la croix autour du cou.

Je lui accroche ma bombe. Je lui connecte les fils et je lui place mon pistolet en bas du ventre. J'en fais une Veuve Noire. Je sais qu'en faisant ça, je la condamne à mort. Mais c'est une question de survie.

Je suis maintenant une otage. Je me frotte le visage. Je me sens nue sans mon voile. Je suis la dernière otage encore éveillée. Il n'y a qu'une issue pour moi. L'entrée principale.

Mais comment je vais faire pour passer devant Movsar ? Je suis maintenant une otage désarmée. Je vais à la porte au fond de la salle, je l'ouvre tout doucement et je tends l'oreille. C'est un silence de mort. Les Alfas ne sont pas encore dans le bâtiment. Je descends lentement le couloir. Prière au Ciel. Puis j'entre dans le foyer.

Maintenant. Maintenant on doit me voir puisque je les vois aussi. Tout un déploiement de chars, de camions de transport de troupes, les pompiers, des

ambulances, des militaires et des tireurs d'élite. Maintenant les premiers points rouges grouillent sur mon chemisier. Je lève lentement les bras.

Une idée me traverse l'esprit : il faut que je titube. Et je me mets à tituber. Très légèrement, pas trop. Je me demande : mais où il est, Movsar ? Il va me descendre au dernier moment. Quand je serai dehors. Même au-delà du périmètre. Je murmure pour moi-même :

– J'aime mieux la vie que la mort.

Je chancelle jusqu'à la porte principale. Je fais ça bien. La tension me fait trembler. J'ouvre la porte vitrée. Très lentement. Surtout pas de mouvements rapides. Surtout pas de reflets. Sinon je vais me retrouver dans le même état qu'Aslan. Je fais trois pas en chancelant vers l'extérieur, à l'air libre. Ce que l'air est bon. Il s'est arrêté de pleuvoir.

Dialogue – Changement de camp

Tamara — Il y a une otage qui sort ! Chakrassov se dirige lentement vers elle.

Zura — Par Allah, voilà leur chien policier.

Tamara — J'entends des soldats qui chuchotent : putain, le gaz fait pas effet !

Zura — Qu'est-ce que je fais maintenant ?

Tamara — Regarde, Piotr. Elle est encore éveillée !

Zura — Il faut que je fasse quelque chose. Je me dirige vers lui en chancelant. Je me rattrape à son revers de col. Je m'agrippe à lui. Je déraille. Je le serre dans mes bras. Je le couvre de baisers. J'embrasse un inconnu sur la bouche et les lèvres, partout sur le visage. Pardonne-moi, Aslan.

Tamara — Mais qu'est-ce qu'elle fout ? Donne-moi une cigarette, Piotr.

Zura — Il me demande comment je m'appelle. Katia, ça me vient comme ça.

J'ajoute : comme la femme dans la comédie musicale. Je sais, il dit, et il a un sourire.

Tamara — Je siffle dans mes doigts. Amenez-la ici !

Zura — Là. La femme fait un signe. C'est cette femme médecin. Oui, c'est vers elle que je veux aller.

Tamara — Venez par ici ! Piotr, donne-lui une couverture.

Zura — Oui, une couverture, ça serait bon. Et une tasse de thé.

Dialogue – Tamara et Zura (2)

Tamara — Est-ce qu'on ne s'est pas déjà vue à l'intérieur ?

Zura — Non... j'étais assis de l'autre côté. C'est Rochal qui m'a examinée.

Tamara — Vous étiez seule au théâtre ?

Zura — Non.

Tamara — Vous aviez des proches avec vous ?

Zura — Non.

Tamara — Des collègues de travail ?

Zura — Oui. On pourrait peut-être dire ça comme ça. Une grande entreprise.

Tamara — Vous avez un léger... Vous n'êtes pas russe, n'est-ce pas ?

Zura — Ma mère est d'origine... arménienne.

Tamara — Où est votre mari ? À la maison ?

Zura — Non, il n'est pas... à la maison.

Tamara — Non ? Il est où ? Il travaille ?

Zura — Non, il n'est plus...

Tamara — Vous voulez dire qu'il...

Zura — Oui, qu'il n'est plus en vie.

Tamara — Comment ça, il était avec vous au théâtre ? Ils l'ont... ?

Zura — Oui, ils l'ont... euh, non, il est... à la guerre... mort au combat.

Tamara — Dans quelle guerre ? En Tchétchénie ?

Zura — Oui, à Grosny.

Tamara — Alors vous êtes veuve ?

Zura — Oui.

Tamara — J'ai comme l'impression de vous connaître...

Zura — Mais j'étais dans le théâtre... – Il est où votre mari en ce moment ?

Tamara — Il... était aussi en Tchétchénie.

Zura — Oh. – Lui aussi il a été... ?

Tamara — Non, mais ça l'a beaucoup changé. Il a... il a pas supporté.

Zura — Je comprends.

Tamara – Tempête sur la Tchétchénie

L'unité spéciale Alfa attend quarante-cinq minutes. Ils veulent absolument s'assurer que le gaz agit, que personne ne soit en état de déclencher une bombe. Puis ils passent à l'assaut. Par les entrées, par les quais d'accès de chargement des décors, par le toit et par les canalisations. Il tombe une légère neige fondue qui amortit tous les bruits.

Nous retenons notre souffle. D'abord je n'entends rien. Puis quelques échanges de coups de feu. Je suis planquée. Tendue. Je tremble. J'attends la grande explosion. Non, j'espère de toutes mes forces qu'elle n'ait pas lieu. Qu'enfin quelqu'un annonce : « fin de l'alerte ! » Que je puisse faire sortir de là Tania et maman.

D'autres échanges de coups de feu. Je me tient au périmètre de sécurité. Un soldat, qui m'avait observée pendant tout ce temps, me passe ses écouteurs pour que je puisse entendre.

– Alfa 7 à base : nous sommes maintenant dans la salle de spectacle... vous entendez ça ?... Ils ronflent tous !... Le gaz marche impec... Ces enfoirés de Tchétchènes sont couchés avec leurs bombes et ils ronflent !

À nouveau des coups de feu. La devise des Alfas c'est : pas de prisonniers ! Ils passent à travers les rangs et exécutent les Veuves Noires. Droit de la guerre – pas de

procès. Toujours pas d'explosion. Baraïev et ses hommes se sont barricadés au premier étage. Les Alfas emploient des grenades aveuglantes et ils donnent l'assaut à l'étage. Les uns disent qu'ils ont abattu Baraïev. Les autres, qu'ils l'ont pris et qu'ils l'interrogent. Toujours aucune explosion. Le théâtre est toujours debout. Enfin, par mégaphone, j'entends :

– Toutes les personnels médicaux disponibles à la porte d'entrée. Les soldats amènent maintenant les otages à l'extérieur. On demande du renfort.

Ça on en a besoin. Jusqu'à présent, il n'y a que cinq ambulances sur place. Et dans une ambulance, on ne peut mettre qu'un blessé. Mais pour le moment il faut que je trouve Tania. À l'intérieur. Je prends ma mallette et je cours vers l'entrée principale. Piotr me suit. Nous n'allons pas plus loin. Chakrassov est encore sur mon chemin. Il me dit :

– Trop dangereux. On vous sort les otages et vous les prenez en charge ici. Là-dedans il y a encore beaucoup de charges explosives actives. On est en train de les désamorcer.

Le chaos et l'énervement commencent à se déclarer. Une course contre la montre. Les soldats apportent les otages endormis vers l'extérieur. De plus en plus. Ils en portent certains sur leurs épaules. D'autres sont si lourds qu'ils sont obligés de les porter à deux. Il n'y a presque pas de brancards. Alors ils déposent ceux qui sont inconscients au-dessus des marches du théâtre, par terre, par moins 1° C. En rang. Sur le dos !

Je gueule :

– Position latérales de sécurité !

Mais les soldats ne réagissent pas. Ils sont comme téléguidés, ils repartent à l'intérieur chercher les otages suivants. Sur les marches du théâtre, de plus en plus de gens s'entassent sous la neige fondue. Même devant l'entrée latérale gisent trente, quarante personnes en tenue de soirée, toutes allongées sur le dos. Elles vont

s'étouffer en avalant leur langue. Ou alors elles sont déjà asphyxiées. Plus aucune n'a le pouls qui bat. Un être humain peut survivre à un arrêt respiratoire de trois minutes, au-delà il y a des séquelles cérébrales à cause du manque d'oxygène.

Quelques officiers de l'Alfa remplissent des seringues à la hâte. Apparemment ils n'ont jamais fait ça de leur vie. Je dis à Piotr qu'il devrait aller les aider. Je demande aux officiers ce qu'il y a dans les ampoules. Il y en a un qui me dit :

– Aucune idée. Faut qu'on donne ça aux otages. Ordre venu d'en haut.

Je demande au suivant :

– Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?

Il essaie de m'aider :

– Aucune idée, une espèce de tranquillisant.

J'engueule le suivant :

– Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?

Il m'engueule à son tour :

– Un antidote contre le gaz.

– Oui, mais qu'est-ce que c'est comme principe actif ?

– Ben, un antidote justement...

J'engueule Chakrassov quand je le vois enfin :

– Qu'est-ce que c'est comme principe actif ?

Il me crie en poursuivant son chemin :

– Naloxone.

La naloxone c'est un antiopiacé¹³. Je secoue la tête. Je gueule à Chakrassov qui s'éloigne :

– Pourquoi vous n'avez pas prévenu davantage de médecins ?

Il me réponds :

¹³ La naloxone est un médicament antagoniste des dérivés de l'opium. Il s'oppose à leurs effets (coma, dépression respiratoire). Il est aussi utilisé dans les overdoses. (NdT)

– Trop dangereux, Baraïev avait même des mouchards dans la police. Ils auraient tout de suite pigé ce qu'on comptait faire.

On n'arrête pas de remplir des seringues et d'administrer les injections. Certains en reçoivent deux. D'autres aucune parce qu'ils sont déjà embarqués. Certains otage reprennent conscience

Je cherche Tania du regard mais jusqu'à présent je n'ai pas encore vu d'enfants. Je cherche maman, mais elle non plus n'est pas sortie. Même le mari en costume gris foncé a du être déposé quelque part.

Je crie à Chakrassov :

– Il faut faire sortir les enfants. Où sont les enfants ?

Trois minutes plus tard les soldats apportent les premiers enfants. Chakrassov sait que des enfants morts, ça fait mauvais effet dans les médias. Il se débrouille pour qu'on me les amène tous. Ils se réveillent plus rapidement parce qu'en haut, au balcon, ils ont inhalé moins de gaz. Enfin, je peux serrer Tania dans mes bras. Elle me dit juste :

– Maman, ce que je suis, suis fatiguée.

Je retrouve aussi Maïa. Elle est inconsciente, mais son pouls bat. Il faut qu'elle aille en clinique elle aussi. Rochal emmène les deux gamines dans son ambulance. Par trois fois je lui fait promettre de s'occuper personnellement de la façon dont on allait les soigner. Dans toute cette agitation, je fais attention que Piotr ne voit pas Tania. On n'est tout simplement pas sur la même route.

Les premiers médecins arrivent, mais ce ne sont pas des anesthésistes, ce sont des chirurgiens. Apparemment, ils s'attendaient à une fusillade, mais il n'y a pas de blessés. Que des gens inconscients ou morts. Pendant tout ce temps, des dizaines de personnes sont mortes étouffées par leur vomi ou en ayant avalé leur langue. De nombreux otages meurent dans leurs fauteuils à l'intérieur du théâtre, sur les escaliers de devant ou par terre dans les bus municipaux qui doivent les transporter à

l'hôpital. Par mégarde on place des personnes inconscientes et des morts dans la même ambulance. Trois cents mètres plus loin, les véhicules s'arrêtent et les corps sont redispachés. Le parking du théâtre est tellement encombré de voitures que les ambulances n'arrivent plus à se frayer un chemin. C'est un chaos complet.

Maman me raconte, plusieurs jours après, quand je l'ai enfin retrouvée à l'hôpital municipal n° 13, qu'on l'avait déjà placée dans un sac noir quand un médecin a constaté que son pouls battait encore. Là, on l'a de nouveau couchée sur le brancard d'une ambulance.

Acte trois
LES VEUVES

Tamara – Reflet

En fait Nikolaiï avait déjà changé lorsqu’il est rentré à la maison pour Noël. La veille à Grosny il avait failli de se faire descendre. Il a parlé d’une vitre. C’est grâce à ça qu’il a vu l’autre le premier, parce qu’il s’y reflétait. Il a vu un instant l’étonnement dans ses yeux après avoir tiré. Des yeux marrons, a ce que disait Nikolaiï. C’est la dernière chose qu’il a dite avant d’arrêter de parler :

– Des yeux marrons.

Nikolaiï avait toujours l’air effrayé quand, à l’improviste, il voyait son reflet dans un miroir. Alors il faisait un pas de côté. À la maison, tous les rideaux devaient toujours être tirés dès que le jour se mettait à tomber. Une promenade en ville le soir, c’était impensable. Partout du verre. Les voitures, les maisons, les vitrines. Tout ça, ça fait des reflets.

Zura – Vendetta

Je suis sans doute la seule survivante d’entre nous. D’après le droit russe, je suis coresponsable de la mort de 129 otages. D’après le droit tchéchène, je suis coupable de désertion pour avoir abandonné mes 41 camarades. D’après le droit islamique j’ai perdu toute chance d’accéder au Paradis. Je ne peux partager ce passé avec personne. Aucun homme ne me croira. Aucune femme n’a le droit de garder ça pour elle. Ma famille me vénère comme martyr.

Je prie davantage que par le passé. Je n’ai toujours pas vengé Aslan. Ses frères non plus. Je ne sais pas si le principe de la vendetta est un bon principe mais je ne pourrai réfléchir à cela que lorsque j’aurai vengé Aslan. Et ça je le ferai.

Tamara – La mort de Nikolai

Ça s'est passé en été, peut-être une heure avant minuit. C'était ma première intervention avec Piotr. Je ne crois pas au hasard – il fallait qu'il soit là.

Nous venons juste de rentrer à l'Institut Sklifosovski, de retour d'une fausse alarme d'incendie. Là, message radio : « blessure par balle sur rive de la Moskova ». On descend jusqu'au fleuve, jusque tout au bord de la rive. D'abord on ne trouve rien. Mais alors j'aperçois un arbre et, derrière, un bras qui dépasse, d'un homme qui devait être assis par terre. Je me dis tout à coup : mais c'est la même veste de velours côtelé marron que celle de Nikolai. Et j'avance en contournant l'arbre.

C'était Nikolai. Tout en sang. Il était encore en vie. Je ne sais pas s'il m'a encore reconnue. Il s'était tiré une balle dans la tête. J'ai complètement perdu les pédales. Piotr l'a porté dans l'ambulance avec l'aide d'un passant.

Nikolai n'a pas tenu le coup. Pendant tout le trajet, je lui ai tenu la tête, je la caressais. C'est à cause de lui que je suis partie de Riga. Mais lorsque nous sommes arrivés à l'institut, il a... il a cessé de respirer.

Olga – La mort d'Oleg

Je me demande tous les jours : pourquoi ils n'ont pas évacué Oleg ? Parce qu'il était trop lourd ? Ou bien pourquoi ils ne l'ont pas soigné sur place ?

Il existe une bande vidéo qui retrace l'affaire. On y voit Oleg parmi les derniers dans la salle. Au 12^e rang. Sa tête est penchée en arrière. Il était probablement déjà mort à ce moment là. Cette idée est très difficile à supporter pour ma famille. Chaque jour on se dit : nous étions une famille, et maintenant nous n'en sommes plus une.

Nous les femmes, nous restons. Nous restons toujours seules. Même quand notre vie se passe normalement, nous mourrons plus tard que les hommes. En fin de

compte, les Veuves Noires ont quand même obtenu vengeance, car cette nuit-là il y en a beaucoup d'entre nous qui sont devenues veuves.

J'éprouve une de ces haines pour les Tchétchènes et même pour leurs enfants. Mais si je me mets à leur place, j'arrive presque à les comprendre. Et là, tout à coup, je ressens de la pitié.

Si je n'avais pas perdu que mon mari seulement, mais aussi Maïa et Lioudmila, autrement dit toute ma famille, là je ferais sans doute pareil. Je me serais sans doute attaché une bombe sur le ventre et je me serais fait sauter...

ÉPILOGUE

Les pourparlers avec les Tchétchènes ont servi à faire diversion. Sans aucune tentative sérieuse de mettre fin sans violence à cette dramatique prise d'otages, les troupes d'intervention spéciales Alfa ont donné l'assaut au théâtre. D'après les services secrets, l'opération a été un succès. Elle a été un bain de sang, disent les critiques.

Dans une allocution solennelle télévisée¹⁴, s'adressant à la nation, le président Poutine affirma : « Nous avons prouvé qu'on ne peut pas faire plier la Russie ». Il présenta ses excuses aux familles en deuil : « Nous n'avons pas pu les sauver tous – nous vous en demandons pardon ». Il déclara le lundi suivant journée de deuil national.

Pour chaque otage tué, le gouvernement versa l'équivalent de 3150 euros. Les survivants reçurent la moitié. Des 76 plaintes pour indemnisation, 65 ont été déboutées par un tribunal de Moscou. Onze plaignants obtinrent des indemnisations comprises entre 80 et 2150 euros.

Vingt-quatre personnes concernées sont allées devant la Cour Européenne des Droits de l'Homme afin qu'au moins la question de la responsabilité soit élucidée. Quatre plaintes ont été déclarées recevables – le procès n'a toujours pas eu lieu.

Du côté officiel, la prise d'otage de Moscou est comparée à l'attentat du 11 septembre à New York. Ici comme là-bas, il est considéré comme « antipatriotique » de s'interroger sur les causes du terrorisme ou sur une solution pacifique.

¹⁴ Allocution du samedi 26 octobre 2002 au soir. (NdT)